

Trésors

ESTELLE LAGARDE est née en 1973, à Châtenay-Malabry (Hauts-de-Seine). En 1995, elle rencontre Gérard Failly, artiste peintre et illustrateur qui lui apprend la prise de vue photographique, le tirage et la démarche créative. Estelle Lagarde est Diplômée de l'École Nationale Supérieure d'Architecture de Paris La Villette en 2000 avec les félicitations du jury. Elle décide de s'engager artistiquement avec la photographie va partir de la même année.

En 2004, ses visites de maisons en fin de vie annoncent le début de sa rencontre avec l'histoire des bâtiments. Après une période de production d'image noir et blanc mêlant paysages et mises en scène, elle se tourne vers la photographie couleur avec la série *Femmes intérieures*. Le travail d'Estelle Lagarde évolue au fil de ses rencontres avec des lieux – le plus souvent atypiques – qui lui inspirent diverses créations. De *Dame des songes* en *Contes sauvages*, d'*Hôpital en Maison d'arrêt*, c'est par le biais de l'étrange et de l'onirique qu'elle semble vouloir regarder et éprouver le monde qui l'entoure.

En 2003 et 2004, elle rencontre diverses personnalités du milieu de la photographie et reçoit de vifs encouragements de la part de l'agence VU et de Gilles Mora. En 2006, Estelle Lagarde commence à présenter son travail lors d'expositions et de salons, elle a ses premières publications dans la presse. Elle est lauréate des bourses AIC (aide à la création) de la fondation E-C-Art Pomaret en 2007 et 2009. En 2010, elle publie *La traversée imprévue**, journal de textes et de photographies relatant une expérience de vie, le cancer du sein, située en marge de sa démarche habituelle. En 2015, elle publie *L'Auberge***, un ouvrage mêlant textes courts et photographies.

En 2017, La série *De anima lapidum* obtient la bourse d'aide à la création du département de l'Ain, le soutien du Centre des Monuments Nationaux et, est présentée au Monastère Royal de Brou (CMN). La même année cinq des photographies de la série « Lundi matin » sont présentées par Valérie Jouve à la commission des acquisitions du CNAP. En 2018, Estelle est finaliste de l'International Women Photographers Association (IWA), et en 2019 elle présente sa série *De anima lapidum* à l'espace photographique de l'Hôtel de Sauroy à Paris.

En 2020, Estelle est sélectionnée pour présenter sa démarche au jury du Prix Nièpce. Son travail sera très remarqué. Durant l'été 2020, Estelle renoue avec le paysage et le voyage, avec un regard modifié par 20 années de démarche photographique. Le travail présenté dans le cadre de cet appel à candidature est inédit, il n'a jamais été présenté au public.

Estelle Lagarde est représentée par l'agence révélateur, et par Mathilde Hatzenberger Gallery pour la Belgique. Elle collabore régulièrement avec la Little Big Galerie à Paris, et la Radial Art Gallery à Strasbourg.

WWW.ESTELLELAGARDE.FR

Un cancer à la trentaine me donnait peu de chances de vivre. Je craignais de mourir, mais ne pas donner la vie était pire que de la perdre. Dans ce cauchemar, je faisais des rêves: nous avions un enfant et nous nous sauvions tous les trois, vêtus de blanc, sur une autre planète.

Pendant qu'ils me soignaient pour me protéger de moi-même, je faisais le vœu de retourner sur l'île. Allongée sur mon lit, je me souvenais de ce voyage fait quelques années auparavant : des marches sur les plages de sable noir, des lumières sur la mer, de l'air pur. Je me revois arpentant les champs de lave, en me promettant de leur faire découvrir ces admirables paysages.

Voulant me donner la force de me battre, je disais à l'homme que j'aimais : "Au pied de la chute, nous trouverons un trésor." Puis, je pensais : *Faut-il tomber de si haut pour réaliser ce qu'est la vie ?*

Je souhaitais crier mais qui aurait voulu m'entendre ? Il n'y avait personne à la ronde, que l'écho de ma souffrance. Je pensais crier mais j'avais la tête sous l'eau. J'entamais un journal photographique racontant mon désir de vivre et peu à peu, les remèdes me guérissaient. Au début de ma rémission, un an à peine après cette *traversée imprévue**, notre fille arriva comme un miracle. Chaque naissance est une promesse faite à l'avenir.

Dix ans plus tard, nous réalisons mon rêve. Nous partions en voyage sur l'île. J'étais d'autant plus heureuse de le faire que toute la planète était immobilisée par la pandémie. J'embarquais quatre pellicules couleur passées en péremption qui végétaient dans le bac à légumes, et quatre autres noir et blanc. Seulement. Se limiter en bobines était une contrainte qu'avec l'expérience et l'usage de la chambre, j'avais appris à respecter, pour ne pas multiplier les points de vue à l'infini. Je comptais sur mes fidèles Nikon et Pentax, les deux boîtiers argentiques qui m'avaient accompagnée dans mon premier voyage, vingt ans plus tôt. J'imaginais déjà l'éclaté nébuleux du grain d'un tirage grand format, les discussions sur le rendu avec mon tireur.

Nous nous envolons enfin, libérés de cette quarantaine, pour retrouver les grands espaces. Aussitôt installés dans notre camping-car, je chargeais précautionneusement mes pellicules. Je n'avais qu'une

idée pour cette série : celle de me laisser envouter par les lieux, de marcher ensemble, au sein de ce territoire indomptable. Dans l'immensité du silence, je mesurais la fragilité de l'homme. Dans cette nature crue et sans égards pour lui, dans ces décors de genèse, ces déluges d'orages, d'éruptions volcaniques, de geysers sulfureux, je saisisais la beauté des éléments. L'essentiel m'apparaissait. À chaque cliché, je prenais conscience de la chance de notre présence ici, de ce voyage qui, de conte devenait réalité.

Le lendemain, je me baignais nue dans l'eau froide de la cascade. Je me ressourçais dans le mouvement perpétuel de l'eau qui, comme le temps, rend le monde possible. Je levais les yeux pour admirer les deux merveilleux arcs-en-ciel. La légende disait qu'à leur pied, une nymphe, un dieu, ou des elfes avaient caché leur bien le plus sacré. J'imaginais que notre fille était l'un d'eux et qu'elle avait toujours vécu là dans le secret de ce savoir ancien. Le fracas assourdissant de l'eau me rappelait que la nature est grande et, l'humain, tout petit à côté. Il est des paysages qui vous enseignent le recueillement et la liberté. Leur rudesse augmente l'humilité tout en vous rendant plus fort.

En haut de la colline, une petite chapelle piquait la nuit de son clocher. Je ne suis pas croyante, alors je restais à sa porte. Je ne demandais plus rien, j'avais tout ce que je voulais. Je remerciais. Dans le noir sidéral, à des années lumières, il y avait là-haut des milliards de brillantes étoiles comme autant de vies sur la terre. En rentrant à la camionnette où ma fille était endormie, je fredonnais une chanson de Billie dont le refrain dit : *aussi longtemps que je suis là, personne ne peut te blesser.*

Au bout de notre road-trip, il me restait trois clichés. Je lui passais le boîtier couleur en lui disant : « *Vas-y mon cœur, à toi de photographier.* » Je voulais lui donner le goût de témoigner de la beauté du monde. Elle s'installait seule face au paysage, réussissait à le faire entrer tout entier dans le cadre, puis elle déclenchait. Quand ce fût fait, je l'entendis m'appeler et me retournais.

En la voyant courir vers moi, je pensais : « *La vie est un trésor.* »

Texte *Christophe Lambert* et *Estelle Lagarde*.

* *La traversée imprévue*, éditions La cause des livres, 2010
** *L'Auberge* éditions La Manufacture de l'Image, 2015

